

Quand l'ange ne retient pas la main d'Abraham. L'éducation chrétienne facteur de résilience ou obstacle à la résolution des abus sexuels ?

Jean-Guy Nadeau, Claude Rochon et Carole Golding,
Faculté de théologie et de sciences des religions,
Université de Montréal ⁱⁱⁱ

The door it opened slowly,
my father he came in,
I was nine years old.
And he stood so tall above me,
his blue eyes they were shining
and his voice was very cold.
He said, "I've had a vision
and you know I'm strong and holy,
I must do what I've been told."
So he started up the mountain,
I was running, he was walking,
and his axe was made of gold.
[...]

You who build these altars now
to sacrifice these children,
you must not do it anymore.
A scheme is not a vision
and you never have been tempted
by a demon or a god.
You who stand above them now,
your hatchets blunt and bloody,
you were not there before,
when I lay upon a mountain
and my father's hand was trembling
with the beauty of the word.

(Leonard Cohen, The Story of Isaac)

INTRODUCTION

Notre propos s'inscrit dans le cadre d'une recherche sur l'interaction entre l'éducation chrétienne et les abus sexuels subis durant l'enfance que je mène à la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal. Elle a diverses sources, dont la plus évidente est le nombre élevé des personnes qui ont été victimes d'abus sexuels durant leur enfance. On considère en effet que de 17 à 50 % des femmes et de 10 à 31 % des hommes en Occident (les chiffres varient selon l'extension des définitions et selon les méthodes d'enquête) ont été victimes d'agression sexuelle, dans 80 % des cas avant l'âge de 18 ans et le plus souvent en contexte familialⁱⁱⁱ. Or, plusieurs d'entre eux ont à la même époque reçu une éducation religieuse et on peut se demander comment ils arrivent à gérer les conflits entre ces expériences.

Si tout abus *peut* ralentir ou même bloquer le développement spirituel de la victime^{iv}, les abus sexuels figurent parmi ceux qui ont le plus d'impact quant au rapport à Dieu. En effet, la plupart

des victimes d'abus sexuels souffrent du syndrome de stress post-traumatique^v, dont les porteurs démontrent plus de changement dans leurs croyances religieuses que les autres victimes de traumatisme^{vi}. C'est que les abus sexuels, dont nous parlons justement au pluriel, ont le plus souvent lieu à répétition, durant une période moyenne de cinq ans pour les relations incestueuses^{vii}, à une époque où se constituent la psyché et la foi de l'enfant. Or, celui-ci se trouve à répétition dépossédé de son pouvoir et de sa parole, envahi dans son corps, trahi dans son confiance et même dans sa prière, par une personne qu'il aime, qui est censée prendre soin de lui, et à partir de laquelle il a souvent construit son image de Dieu.

« Le sacrifice d'Abraham » de Rembrandt

Nous avons été frappés par la reproduction du « sacrifice d'Abraham » (Rembrandt, 1635^{viii}) en page couverture du programme du congrès. D'une part parce que nous référons parfois à ce tableau dans nos réflexions sur la maltraitance ou les abus des enfants, d'autre part à cause de la force du tableau lui-même pour les victimes sur laquelle nous voudrions dire quelques mots.

Ce portrait troublant rejoint l'expérience des victimes d'abus sexuels. Ce qui frappe d'abord dans le tableau c'est la vulnérabilité de l'enfant, l'impuissance de l'enfant dont la pâleur retient le regard. Il y a presque quelque chose d'obscène dans la blancheur du fils, offert, qui occupe ainsi l'avant-scène. De plus, le lien physique entre le père et l'enfant passe, non seulement par le couteau que vient d'échapper le père et qui menace toujours l'enfant, mais aussi par la main du père qui bâillonne l'enfant, le fait taire, lui coupe le souffle et en cache le visage, ce visage dont la vue est en principe interpellante (Lévinas). Ici point de visage. Le fils s'en trouve sans parole et sans visage. Isaac, ici, c'est n'importe quelle victime, garçon ou fille.

La partie supérieure du tableau est plus positive, qui met en scène l'ange qui intervient et le visage d'Abraham, qui lui en a un, presque aussi blanc que le corps du fils. Mais elle n'arrive pas à faire oublier le sacrifice du fils auquel la lumière ramène le regard. Et pourtant le tableau s'intitule bien « Le sacrifice d'Abraham » et c'est ainsi que la tradition considère ce sacrifice, comme celui du croyant contraint de sacrifier à Dieu ce qu'il a de plus cher, fut-ce la vie de son fils. Tout se passe en fait dans la tradition comme si c'était Abraham qui était sacrifié alors que c'est pourtant le fils qui est lié sur l'autel et menacé du couteau! Cette tradition, on le sait, n'a de cesse de louer la foi d'Abraham, prêt à sacrifier son fils. Voilà l'exemple que donne le Père des croyants, de quelque monothéisme soient-ils et quel que soit le fils ancêtre, Isaac ou Ismaël. Quant au christianisme, il voit dans le sacrifice de Jésus la réalisation parfaite de ce qui n'est ici qu'annoncé puisque non « accompli », puisque qu'ici le fils a été sauvé!

En mars 2003, le Vatican présentait un livre de poésie de Jean-Paul II, *Triptique romain, méditations*, dont la 3^e et dernière partie « Une colline dans le pays de Moriah », « évoque Ur en Chaldée et la conversation entre le patriarche et son fils Isaac qu'il est sur le point de sacrifier sur le mont Moriah comme preuve de sa loyauté envers Dieu ^{ix}. » *Preuve de sa loyauté envers Dieu !* Quelle que soit la finale du texte biblique où l'ange du Seigneur sauve Isaac, une telle louange de ce à quoi Abraham est prêt pour prouver sa loyauté à Dieu me semble relever du terreau même du terrorisme religieux : si on est prêt à sacrifier son fils pour prouver sa loyauté (un terme plus politique que celui de foi), à plus forte raison sera-t-on prêt à sacrifier l'étranger, voire à se sacrifier soi-même ! Devant une telle louange de la loyauté identifiée à la soumission, on ne

s'étonne pas que la religion soit utilisée à des fins politiques. Et on comprend que certains la croient construite à cette fin.

On dira que nous avons tout mal et que le sacrifice est ici interdit. Arrêté, oui, mais interdit, nous ne le pensons pas. Certes, l'enfant est sauvé; mais cet arrêt du sacrifice est encadré, au début et à la fin de la péricope biblique, par la louange de la disposition d'Abraham à sacrifier la vie de son fils. Ainsi, la liturgie de Rosh ha-Shana fait mémoire de, « Abraham, notre père, qui a lié Isaac, son fils, sur l'autel, supprimant sa miséricorde pour faire Votre volonté de tout son cœur^x. » Difficile que soit vraiment tenu pour interdit ce dont on loue la *disposition* à et la *mise en marche* de. Mais quittons Isaac pour revenir à notre recherche.

1. *L'effet de figures chrétiennes sur la conscience et l'imaginaire des enfants*

Les études sur les abus sexuels, particulièrement les études féministes, parlent de figures discursives théologiques et bibliques qui ont marqué, voire déterminé l'expérience des victimes. Nous signalerons quelques unes de ces figures avec les effets de leur construction ecclésiale et de leur réception par des victimes d'abus sexuels. Nous les présenterons selon trois types, suivant en cela la littérature dont nous pourrions contester la typologie un peu plus loin : figures nuisibles, figures de soutien, et figures ambivalentes. Certaines sont plus connues et nous serons alors plus brefs.

1. FIGURES NUISIBLES

Les figures nuisibles paraissent relativement peu nombreuses, mais reviennent fréquemment dans les témoignages.

Figures de l'injonction

Parmi ces figures signalons d'abord quatre injonctions bien connues et qui reviennent souvent dans les propos des victimes.

1^{ère} injonction : « *Honore ton père et ta mère* » (Ex 20.12, Dt 5.16, Mt 15.4, 19.19, Mc 7.10, 10.19, 18.20, Eph 6.2)^{xi}

Elle est bien connue et nous avons trop peu de temps pour nous y arrêter, mais voyons tout de même ce qu'en dit une des personnes que nous avons interviewées et dont les propos nous avaient étonnés.

183 *Mais quand tu étais petite, tu devais espérer que ta mère change ?, demande l'intervieweur.*

184. *Quand j'étais petite, répond Francine, tout ce que je voulais c'était que moi je sois capable de passer aux travers de ce que je vivais. [...]*

186. *C'est comme ça que vivais. Quand je priais, je priais tout le temps pour que moi, là... « Dieu, là, aide-moi à passer au travers de ça, aide-moi à accepter ça, aide-moi comme ça et aide-moi à accepter mes parents. » Parce que quand j'ai dit que j'étais croyante depuis que j'étais jeune, ma grand-mère m'avait aussi inculqué des valeurs puis*

des principes religieux, puis elle a utilisé beaucoup les commandements de Dieu pour, eh, pour nous enseigner. Puis elle nous disait tout le temps — je m'en souviendrai toute ma vie,— que quand, si tu veux là un jour que Dieu te pardonne, que Dieu y t'aime, puis tout ça, y faut que tu sois capable d'honorer tes parents. Puis si tu veux vivre, ben, eh, plus tard, ben longtemps, le quatrième commandement « honore ton père et ta mère » puis ça, là, moi, les commandements de Dieu, je les appliquais vraiment à la lettre et là, moi, je me disais : 'moi je veux vivre vieille, tu sais, je veux être, plus tard, je veux devenir un adulte.' Fait que, moi, il faut que je respecte mes parents, puis respecter mes parents pour moi c'était les accepter comme ils étaient. Alors, je ne pouvais pas [...] les juger puis les critiquer. Puis comme il se passait des choses comme ça à la maison, que je ne voulais pas que les voisins sachent, j'allais pas en parler. Puis en même temps, cela faisait partie du respect. Tu sais, j'ai respecté assez pour ne pas pouvoir dire ce qui se disait à la maison. Je le sais aujourd'hui, par exemple, des cas comme ça, ça serait déclaré à la DPJ (note: la Direction de la protection de la jeunesse)

Si le commandement d'honorer ses parents a le plus souvent un effet négatif sur l'expérience de l'enfant victime d'abus qu'il garde dans le silence et la soumission, comme dans ce cas, la relation est ici plus complexe alors que cette figure a aussi permis d'orienter la prière de la victime d'une façon qui lui a permis d'être exaucée : « Aide-moi à passer au travers ». Mais à quel prix ?

- **2^e injonction** : « *Pardonnez et l'on vous pardonnera* » (Mt 6.14-15, Mc 11.25-26)

Cette injonction bien connue est renforcée par la promesse et la menace qui l'accompagnent :

Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos offenses. (Mt 6, 14-15)

Et encore par le Notre Père :

Pardonne-nous [...] comme nous pardonnons (Mt 6, 12)

Cette deuxième injonction s'avère problématique autant durant la période des abus que dans le processus de résolution postérieure alors que certains agresseurs sollicitent même ce pardon tout en continuant les abus, utilisant cette injonction religieuse pour imposer silence l'enfant :

My dad would come into my room and fondle me at night. Before he'd even leave, he would demand that I forgive him. He said that if I ever told anyone, even when I was an adult, it meant that I hadn't really forgiven him. I would go to hell because God wouldn't forgive me^{xii}.

On dira qu'il ne s'agit dans ce cas que d'un stratagème, d'une perversion du texte biblique et de son intention. Mais qui apprend à l'enfant de 6 ou 8 ans à faire la distinction? Ce qu'on apprend plutôt à l'enfant, c'est qu'elle doit pardonner et que le pardon divin, et donc son salut éternel, en dépend.

Pire, et d'autant plus culpabilisant, même le sort de leur agresseur en dépend. L'une d'elles raconte un appel téléphonique de sa mère l'enjoignant de venir à l'hôpital pardonner à son père mourant, faute de quoi celui-ci brûlerait en enfer pour l'éternité ... et sa fille en serait

responsable. Mauvaise théologie, certes, mais combien de victimes l'ont subie ? Refuser de pardonner apparaît comme une faute ! Une faute que Dieu ne pardonnerait pas puisque nous le prions de nous pardonner « comme nous pardonnons » !

- **3^e injonction : « Celui qui veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. »** (Mt 10.38, 16.24, Mc 8.34, Lc 9.23, 14.27)

Nous y reviendrons plus loin, mais signalons déjà qu'elle est souvent comprise comme une injonction à endurer une situation d'abus et qu'elle est renforcée par la suivante, voire confondue avec elle.

- **4^e injonction: sacrifier sa volonté à celle de Dieu.**

Le sacrifice d'Abraham a déjà illustré cette figure dont Jésus a pris la relève à Gethsémani : « Père [...] Non pas ma volonté, mais la tienne ». Pour un enfant, mais aussi pour bien des adultes, cela signifie endurer ce qui leur est fait puisque Dieu est compris comme déterminant l'histoire. Mais il est vrai qu'une souffrance sensée, en ce cas à titre de volonté d'un Dieu censé bon, est habituellement plus facile à porter dans la mesure où il devrait en sortir quelque bien !

➤ **La prière, une figure problématique**

La prière constitue une autre figure discursive majeure et souvent problématique pour les victimes^{xiii}

« Tout ce que vous demanderez au Père en mon, vous l'obtiendrez » (Jn 14.13, 15.16, 16.23 et 26, Mt 21.22)

« Regardez les oiseaux du ciel: ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n'amassent rien dans des greniers; et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux? » (Mt 6, 26 ; Lc 12)

Pas évident pour un enfant abusé ! Spontanément, même si on a vu plus haut qu'il peut en être autrement, l'enfant élevé chrétiennement demande à Dieu d'intervenir et de faire cesser l'abus. Si les abus persistent, comme c'est habituellement le cas puisqu'ils durent en moyenne plusieurs années, l'enfant ne voit que deux explications possibles : soit c'est la volonté de Dieu, soit l'enfant est méchant et mérite cette souffrance comme une punition envoyée, et donc voulue, par Dieu. À la victimisation de l'abus, s'ajoute alors une autre victimisation induite par son éducation.

➤ **La figure d'un Dieu intervenant**

Il s'agit ici d'une figure majeure du christianisme, la prière chrétienne, et pas seulement la prière de demande, est fondée sur le concept d'un Dieu intervenant dans les affaires humaines, un concept souvent problématique pour l'enfant qui souffre. Et pour l'adulte aussi d'ailleurs.

Il faut en effet expliquer à l'enfant la non intervention de Dieu qui, si les explications précédentes ne fonctionnent pas, risque de devenir Celui qui abandonne l'enfant à son

sort. D'autant que les abus sexuels en milieu familial se poursuivent le plus souvent durant des années. Quand Dieu reste sourd à la prière de l'enfant, quand Il n'intervient pas pour elle alors qu'Il est si grand, si bon et si puissant, que peut-elle en conclure, elle qui n'a que huit ou dix ans ? Que Dieu l'abandonne à son sort ? Que Dieu ne l'aime pas, elle ? Que Dieu est du côté de celui qui l'agresse jour après jour, semaine après semaine, durant des années ? On ne s'étonne pas alors que des victimes et des survivantes rejettent ce Dieu avec l'impression non seulement qu'Il les a abandonnées, mais même qu'Il a été à la source de leurs souffrances puisqu'on leur apprend aussi que c'est Sa volonté qui dirige le monde^{xiv}.

Plusieurs se révoltent alors contre ce Dieu ou le rejettent.

I trusted you and I believed in you.
When the going got rough, you abandoned me !
I didn't leave you, you left me. [...]
But I will never forget how you abandoned me.
And I will never allow myself to be destroyed by you or your creations
Again !^{xv}

Si des adultes rejettent Dieu avec colère, que peut faire l'enfant qui en dépend encore ? Qui sont-ils pour rejeter ce super parent Tout-Puissant qui jugera de leur sort éternel ? L'enfant est sans défense devant un Dieu « qui n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous » (Rm 8,32). Comme d'autres, il m'arrive de me demander si on fait bien de lire la Bible aux enfants.

Le théologien et le pasteur mettront en cause l'image de Dieu qui sous-tend la prière de l'enfant et malgré toutes les prières de nos liturgies, l'éducateur enseignera à l'enfant que le Seigneur exauce autrement ses prières et que ses voies sont insondables. Mais c'est tout de même étrange qu'il faille autant de mises en garde quand on enseigne la prière aux enfants !

Béatrice a 75 ans. Si elle rencontrait Dieu, elle dit qu'elle lui demanderait :

Pourquoi, s'il aime les petits enfants, pourquoi il ne les protège pas mieux que ça ? Pourquoi il n'est pas plus prudent quand un enfant est petit, qu'il ne peut pas se défendre. Pourquoi y'est pas là pour le défendre ? Pourquoi ? C'est ton monde, ton règne ! Pourquoi tu ne l'as pas protégé ? Puis là, je me suis dit, ce n'est pas vrai qu'il est là, qu'il voit tout. Il voit peut être. Mais, il ne peut pas rien faire. (430-436)

On est loin des jolies réponses d'intellectuels ou de comédiens faites sur les plateaux de Bernard Pivot ou de James Lipton ! Mais on est beaucoup plus proche de la prière même de l'enfant... chez cette femme qui a pourtant 75 ans. Par contre, le cri de la petite Béatrice de 75 ans rejoint la question que Romano Guardini, grand théologien et maître spirituel, disait qu'il adresserait à Dieu en se présentant au jugement, une question à laquelle aucun livre, même la Bible, aucun magistère, aucune théodicée ou théologie, même la sienne, ne lui avait donné réponse : « Pourquoi, mon Dieu, ces détours effrayants sur le chemin du salut, la souffrance de l'innocent, le péché ? » Béatrice n'est pas seule dans sa lutte avec Dieu. Mais elle l'ignore et s'y sent isolée Heureusement, la figure de Marie l'accompagne et la soutient et lui a aidé à passer à travers

D'autres perdent espoir Si elle pouvait dire quelque chose à Dieu, Tania lui lancerait : « Dieu, ouvre tes hosties d'yeux^{xvi} ». Et aux gens elle dirait : « Il t'a abandonnée, cours, sauve-toi ». Les abus et les abandons qu'elle a vécus à répétition, ses prières restées sans réponse ont déconstruit chez elle le Dieu espoir et l'ont remplacé par un Dieu indifférent. Un Dieu passif parce qu'il est sourd., un dieu aveugle qui est « parti prendre un café » (179)

Jossua écrivait : « Celui qui cherche Dieu dans l'histoire se heurte à quelque chose de plus difficile à surmonter que l'invisibilité de Dieu dans les phénomènes : soit la possibilité que Dieu ne soit pas amour^{xvii}. » Une possibilité que n'affrontent pas les théologiens mais qui hante certains croyants. C'est précisément ce qui se passe pour trop de victimes d'abus sexuels durant l'enfance qui font l'expérience de « la possibilité que Dieu ne soit pas amour », parce qu'il n'intervient pas pour sauver, parce qu'il éprouve ou châtie de façon démesurée ou abusive pour employer le terme du rabbin Blumenthal^{xviii}, parce qu'il faut se soumettre à sa volonté, endurer et pardonner.

➤ L'enfer, figure infernale

La dernière figure que nous signalerons est celle de l'enfer que, malgré notre expérience, nous n'avions pas intégrée à notre cadre d'entrevue mais dont nous ont spontanément parlé plus de la moitié des personnes que nous avons interviewées. Le problème est connu et nous ne pouvons en parler longuement. Voyons plutôt ce qu'en dit Francine, encore une fois la plus loquace. On nous pardonnera la longueur de l'extrait, mais il semble nécessaire d'en situer le contexte.

54. Quand j'étais petite^{xix}, je me disais, c'est comme... c'est lui mon ami. C'est Dieu qui est mon ami, là. Je suis passé au travers de ça [les abus] comme ça. Parce que moi au début quand j'étais plus jeune, quand j'ai commencé à aller à l'école puis tout cela, au début je faisais des dessins à Dieu parce que je ne pouvais pas parler de mes affaires à d'autres. Ma mère, elle comprenait pas ça puis elle... Je veux dire ma mère, elle ça avait été si je serais resté tout le temps avec l'enseignement de ma mère c'est que Dieu, lui, là, quand il a vu que ces choses là t'arrivent dans ta vie c'est comme il te met une croix dessus puis là tu t'en vas en enfer.

Alors, là, l t'éternise cela^{xx} et c'est toi la responsable, puis tu t'en... Dieu, un jour, il t'acceptera pas, tu vas aller en enfer. C'est sûr que moi j'ai connu autre chose après, je veux dire, mais au début c'était ça.

Un jour, la voisine alerte la mère de Francine de ce qui se passe. Francine raconte :

74 [...] elle est venue me chercher dans le garage du monsieur, puis elle l'a vu ce qu'il faisait

76 [...] ma mère, elle m'a accrochée par un bras, elle m'a sortie du garage, puis là j'ai essayé de lui dire : « ça fait plusieurs fois que j'essaie de vous le dire qu'est-ce qui se passe ». Puis là ma mère, elle est arrivée à la maison, elle m'a traînée jusqu'à la maison. C'était pas si loin que ça, tu sais, dans la même rue, puis rendues à la maison, ben, j'ai mangé une fessée, là. Elle m'a tapé dessus. Mon père, elle l'a dit à mon père, je me suis

fait battre aussi. Parce que, ma mère quand elle lui a dit, elle lui a dit « ben regarde comment qu'elle est, elle l'a entraîné ... ».

80 [...] C'est comme, c'est comme un viol, tu sais c'est comme si tu fais, tu te fais tout enlever ton identité là, c'est comme tu vaux quoi toi, tu vaux pas grand-chose. En plus, c'est là que ma mère a dit, puis ça je vais m'en souvenir toute ma vie, « Là, ma p'tite fille, tu vas être obligée d'aller voir un prêtre, tu vas être obligée de te confesser, puis de tout dire la vérité puis y te donnera même pas l'absolution, puis un jour, là, c'est, t'sé y va t'envoyer en enfer. » C'est ça qu'elle m'a dit comme il faut, là.

82 Alors, moi ça m'a fait de quoi. Moi qui depuis qui étais petite croyais, puis qui, tu sais, qui étais accrochée à Dieu, j'ai comme lutté tout le temps avec ça en disant « Mais, ça se peut pas, si c'est un Dieu qui est bon, ça se peut pas qu'il fasse ça, qu'il m'envoie en enfer pour ça, je ne suis pas responsable ». Mais en quelque part, ma peur, par fois, elle prenait le dessus, puis là j'essayais de convaincre Dieu que j'étais pas si mauvaise que ça. C'est ça que je faisais. Comment j'ai fait quand j'étais petite, je ne savais pas écrire au début, fait quand je savais pas écrire, je faisais des dessins à Dieu [...] comme pour lui montrer que j'étais bonne aussi.

Suite au 11 septembre 2001, on a offert des services de psychologues aux enfants américains qui avaient vu à la télévision les tours attaquées. Les enfants élevés avec l'enfer comme possibilité, et une possibilité autrement sérieuse, ne jouissent habituellement pas de ces ressources psychosociales. On croit en fait que l'enfer est bon pour leur éducation! Une journée par année, les associations de psy devraient offrir gratuitement leurs services aux enfants ou aux adolescents qui ont été élevés avec l'enfer. Peu importe son succès, une telle initiative passerait un message intéressant!

➤ **Un cocktail implosif**

Chacune de ces figures peut s'avérer dévastatrice lors d'une expérience d'abus, mais leur combinaison qui est la norme constitue un « cocktail » explosif *ou implosif* ! Le Dieu de l'enfant apparaît alors comme le Dieu de l'adulte, un Dieu kidnappé et exploité par l'adulte – parfois par celui-là ou celle-là même qui le lui a transmis. Devant ce Dieu, ce sont les victimes, et non leurs agresseurs, qui se sont trouvés contraintes à l'impuissance et au silence, encore plus accablées sous la culpabilité, la peine et la solitude. Comment une enfant élevée chrétiennement et qui se trouve abandonnée dans une situation intenable mais sans issue, une situation infernale, pourrait-elle croire en l'amour de Dieu ou se croire digne de cet amour? Et pourtant dans nos entrevues plusieurs affirment une expérience positive de l'amour de Dieu. Ce qui nous amène à d'autres figures.

2. FIGURES OU LECTURES SALUTAIRES

Heureusement, d'autres figures ou expériences se sont avérées plus salutaires. J'en présente rapidement quelques unes:

➤ La présence de Dieu

Plusieurs ont trouvé un réconfort dans ces paroles de l'apôtre Paul ^{xxi} :

« Oui, j'en ai l'assurance: ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni le présent ni l'avenir, ni les puissances, ni les forces des hauteurs ni celles des profondeurs, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus Christ, notre Seigneur. » (Romains 8.38-39)

Ruth se souvient de sa complicité avec l'enfant Jésus qu'elle priait en se disant que « maybe a child would see another child's pain more easily^{xxii} ». Une autre survivante se rappelle ainsi du soutien du Christ :

« The sexual abuse in my childhood was severe, and often my world shifted into cycles of unreality. Strangely enough, the one reality I can remember that always held (even when I was a little child) was Christ. I don't know how this happened or why especially to me – all I know is that when things were most confusing, he was there^{xxiii}. »

Si Dieu apparaît chez Robert comme le pivot de sa culpabilité d'adolescent homosexuel, il apparaît clairement chez Francine et Louise, comme le support central de l'identité qu'elles mettent en scène dans leurs entrevues. J'ai l'impression de me trouver ici devant de fortes compétences narratives, une impression dont on comprendra qu'elle ne concerne en rien la vérité ou la valeur de leurs récits.

En témoigne par exemple le discours de Louise sur le coin de la fenêtre qu'elle fixe en silence alors que son père abuse d'elle. Ce coin de fenêtre, c'était son ailleurs dira-t-elle plus loin, avant de préciser, encore plus loin, que Jésus s'y tenait et regardait la scène en pleurant. Qu'il s'agisse d'un construit récent ou d'un construit datant de l'enfance de la petite Louise, cela importe peu. Il démontre bien la capacité d'assimilation, la capacité d'imagination religieuse ou de dévoilement ontologique (?) du sujet croyant. Dieu était donc là, malgré tout ce qui lui arrivait ! Il était présent même s'il n'intervenait pas ! On se croirait en pleine réflexion théologique sur la présence ou l'absence de Dieu à Auschwitz. Présent ou absent ? Pour Louise et Francine, Dieu était présent. Il ne les avait pas abandonnées. Et cela les a aidées. Et cela les aide toujours aujourd'hui, disent-elles.

➤ « La vérité vous rendra libres » (Jn 8.32)

Les survivantes adultes et les groupes d'entraide trouvent parfois courage dans cette annonce qu'ils se réapproprient en fonction de l'histoire personnelle. L'énoncé a même des airs de leitmotiv, et il s'avère de plus en plus vrai à mesure que les survivantes avancent dans la prise en main de leur vie. Ave Clark, par exemple, en donne une bonne illustration dans son dossier sur la démarche de résolution spirituelle de l'abus^{xxiv}.

➤ Les Psaumes, une ressource féconde

La facture des Psaumes incite le croyant à s'identifier au psalmiste, à sa détresse et à son espérance. Les Psaumes témoignent de l'expérience de la fidélité divine au sein de la souffrance

humaine, par exemple les psaumes 22 et 55, alors que le psaume 23 (« Le Seigneur est mon berger ») apparaît comme un favori, particulièrement au cours du processus de guérison^{xxv} :

Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort

Je ne crains aucun mal

Car tu es avec moi

Les psaumes de détresse (par exemple, Ps. 3, 22, 31, 39, 42, 57, 71, 120, 139, 142) ont permis aux victimes, une fois adultes, de s'adresser à Dieu et de garder contact avec lui, et on peut penser que les psaumes imprécatoires (par exemple, Ps. 10, 69, 109) pourraient encourager les victimes à retrouver leur parole en exprimant leur indignation ou leur colère : contre l'agresseur ou contre ceux et celles qui ne les ont pas aidées, voire contre Dieu.

➤ **La Nativité**

Durant la période de sa vie où elle subissait des abus sexuels, une fillette raconte avoir trouvé refuge dans la scène de la Nativité où elle trouvait un père et une mère attentifs à l'enfant :

“I was safe there, rappelle-t-elle. Sometimes I'd be Mary; sometimes I'd be baby Jesus. Sometimes the Star of Bethlehem^{xxvi}.”

3. FIGURES OU LECTURES AMBIVALENTES

Nous ne présenterons ici que deux figures qui sont cependant majeures: Dieu père et, dans la partie suivante de notre exposé, la figure de la passion de Jésus, le Fils.

➤ **Dieu père**

On s'est souvent demandé comment une petite fille abusée par son père pouvait croire en un Dieu père. L'affaire paraît en effet difficile, mais nos entrevues témoignent qu'elle n'est pas impossible. Si plusieurs victimes d'inceste identifient en effet leur père incestueux à la déité paternelle^{xxvii}, et vice-versa, d'autres ont, au contraire, trouvé dans la figure du père céleste une réponse aux abus du père terrestre, la possibilité d'être aimées, d'avoir un vrai père quelque part. C'est ainsi que Francine et Louise ont construit la figure du Père divin comme l'envers de celle du père humain. Néanmoins, des passerelles existent toujours entre les deux pères, passerelles dont témoignent par exemple les craintes de Louise qui dit qu'elle sera guérie quand elle pourra s'imaginer déposer sa tête sur les genoux du Père Dieu, avec lequel elle se sent pourtant en sécurité, sans craindre qu'il n'en profite pour abuser d'elle. Si une image vaut mille mots, celle-ci dit bien l'ambivalence religieuse de bien des victimes.

II . La passion, une figure ambivalente, reçue et construite^{xxviii}

La Passion et la mort de Jésus en croix sont considérées comme l'accomplissement réussi du sacrifice d'Isaac. Elle constitue pour la foi chrétienne une ressource majeure pour faire face à la souffrance et à la violence. Comme les figures précédentes, la Passion est lue à travers les filtres

de l'éducation religieuse, de la ritualité et de la culture. « La Passion », ce n'est pas seulement le texte biblique, mais une figure qui émerge d'un parcours complexe à travers l'expérience comme à travers la culture séculière ou religieuse des croyants : liturgie, iconographie, sermons, discours théologiques et catéchétiques, productions cinématographiques, autorité parentale, drames familiaux qui en ont construit et en disent le sens. Le film controversé, mais extrêmement populaire de Mel Gibson, *La Passion du Christ* (2004), témoigne éloquemment de ce phénomène, comme le fait depuis longtemps le chant « Minuit chrétien » souvent critiqué mais toujours efficace. Les manifestations de compassion sont loin d'occuper une place majeure dans la Passion qui est bien davantage lieu d'injustice, de violence et d'abandon. Les victimes peuvent donc y retrouver leur expérience. Car si la croix se conjugue avec souffrance, puis avec salut, elle se conjugue d'abord avec violence et agression. On en trouve une vibrante illustration dans le film de Gibson, classique en tous les sens du terme (dans sa position idéologique, dans sa contemplation de la souffrance comme preuve d'amour et prix du salut). Un an après sa sortie, le film « insupportable », disent plusieurs, se classait déjà 7^e au palmarès de tous les temps, et son réalisateur était devenu la 2^e fortune du monde de *l'entertainment* américain.

Face à la Passion de Jésus, les croyants sont invités à s'identifier avec le crucifié ou à l'imiter, l'une et l'autre attitude ayant servi tant à soutenir l'espérance des victimes qu'à les écraser davantage, faisant parfois durer les sévices à leur endroit.

1 Quand les victimes s'identifient au crucifié

L'identification s'inscrit sur deux vecteurs. Sur le premier, la victime s'identifie au Christ souffrant et y trouve force, cette identification donnant sens à la souffrance à travers la participation aux souffrances du Christ ou l'affirmation de la résurrection qui prouve que la souffrance de Jésus n'a pas été vaine, et surtout que Dieu n'a pas abandonné Jésus. Sur le second vecteur, négatif, la victime s'identifie plutôt au Fils abandonné de Dieu ou victime d'un motif divin. L'imitation, quant à elle, s'inscrit sur les vecteurs du devoir : de soumission, de sacrifice et de pardon. Enfin, la victime peut aussi se percevoir responsable, coupable des souffrances de Jésus. La dramatique de l'abandon, et parfois celle de la culpabilité, paraît la plus proche de l'expérience de l'enfant victime d'abus. On sait que l'image de Dieu que porte l'enfant est très marquée par la toute-puissance et la capacité d'intervention divine. Plus l'enfant est jeune lors de l'abus, plus il croit que Dieu devrait le secourir, plus hypothéquée risque alors de s'en trouver sa relation à un Dieu qui ne répond pas à ses prières.

S'identifier au Fils, victime de la volonté du Père

Les enfants sont intelligents et ils cherchent à comprendre ce qui leur arrive. Leur expérience rejoint celle de Jon Sobrino lorsqu'il écrit : « The whole question of God finds its ultimate concretion in the problem of suffering. The question rises out of the history of suffering in the world, but it finds its privileged moment on the cross. If the Son is innocent and yet is put to death, then who or what exactly is God^{xxix}? » Mais les enfants ne formulent pas ainsi leurs questions, ne peuvent pas prendre ces distances théologiques, moins bien nanti de ressources psychoaffectives et théologiques que l'adulte, le théologien ou le psychanalyste. Pour plusieurs, nous le signalions plus haut, le motif de l'abandon se conjugue avec celui de la volonté de Dieu et rejoint des thèmes évoqués plus haut.

I was mad at God-the-Father because he hadn't protected me from Grandpa. [,,] I hadn't deserved that. Something wasn't right. Wasn't He supposed to protect, like a father's supposed to? I had to be really careful because He saw everything. I didn't understand His almightiness, because he didn't intervene and left me to fend for myself for so long. I had the feeling that I'd fallen for the whole thing. If God could see everything and was so almighty, this would never have happened to me. Or was I a bad child who deserved to be punished^{xxx} ?

Some survivors really believed God caused the abuse precisely because he seemed to sanction Jesus' death on the cross. If he didn't save Jesus he is not going to save me^{xxxi}.

S'identifier au Christ souffrant... et ressuscité

Heureusement, et cela a été une constante à travers les siècles, des survivantes trouvent réconfort dans leur identification au Christ souffrant : « The suffering of Jesus on his way to Calvary can be representative of our own struggles. As Jesus experienced, we also know what it means to be unfairly judged, humiliated and even beaten. We can personalize the suffering of Jesus, which can help us to see that we are not alone in our pain^{xxxii}. » Une survivante, aussi à l'âge adulte, exprime bien le soutien que peut apporter Jésus ressuscité :

*O God
[...] You were not ashamed of your wounds.
You showed them to Thomas
As marks of your ordeal and death.
I will no longer hide these wounds of mine.
I will bear them gracefully.
They tell a resurrection story.*^{xxxiii}

2 Les injonctions de l'imitation

Mais l'identification au crucifié n'émerge pas toujours du sujet lui-même. Commandée, l'identification devient injonction d'imiter et s'avère une arme entre les mains des bourreaux. Poling en témoigne lorsqu'il rapporte à partir de sa pratique de *counseling* auprès de victimes et d'agresseurs : « Perpetrators have often told their victims that they should not complain of their abuse because their suffering is like that of Jesus and they will be rewarded in the future^{xxxiv}. » (1996, 146) Malheureusement, il n'y pas que les abuseurs qui tiennent ce discours, qui marque au contraire toute la tradition.

Obéir et porter sa croix

I kept praying the Lord will give me His ability to withstand the pain [...]. After all, Jesus requires those who follow him to deny themselves and pick up their cross. I guess this [the sexual abuse] is my cross to bear^{xxxv}.

Si l'identification avec le Christ de la Passion peut s'avérer spontanée, l'imitation relève largement du devoir, en ce cas le devoir de porter sa croix et de suivre le Christ dans la souffrance. Or, la figure de Jésus majoritairement promue est celle du Fils qui se soumet à la

volonté de son Père, fils « obéissant jusqu'à la mort et à la mort sur une croix », comme l'écrit saint Paul (Ph 2, 7) sans cesse repris par la tradition. Or, la soumission de Jésus apparaît comme un cauchemar, un concept terrifiant pour plusieurs qui en viennent à craindre la volonté divine^{xxxvi}.

Le message salubre de la croix se trouve donc compliqué par le fait que le Christ y a souffert dans une obéissance totale à son Père comme en témoigne le récit de Gethsémani. L'enfant qui reçoit une éducation chrétienne apprend que le sacrifice et l'obéissance, voire la souffrance sont des vertus indispensables à tout bon chrétien, voire des vertus identitaires du chrétien^{xxxvii}. Poursuivi par ses ennemis, rongé par l'angoisse, arrêté et crucifié, *Jésus se soumet* à la Volonté de Dieu, son Père. Il accepte la souffrance, reste le plus souvent silencieux, ne se rebelle pas, ne demande pas d'aide... mais demande à Dieu de pardonner à ses bourreaux. Or, il est LE modèle, aussi bien pour les faibles que pour les forts, et d'abord pour les enfants auxquels on l'inculque très tôt.

Si de tels discours peuvent faciliter la victimisation des enfants, comme des adultes plusieurs croyants savent que l'imitation du Christ peut mener à se tenir debout devant l'adversaire, à tenir bon pour sa foi, sa mission ou ceux qu'on aime. L'obéissance à Dieu est souvent tout le contraire du silence et de la soumission aux hommes. Mais ce n'est pas ce qu'on apprend aux enfants. Dans une culture sociale et religieuse qui affirme l'autorité des parents sur les enfants — à laquelle correspond celle des clercs sur les laïcs, les thèmes de l'imitation du Christ et de sa soumission à la volonté de son Père sont le plus souvent au service de l'obéissance familiale, religieuse et politique, voire de la domination qu'ils fondent souvent sur le plan religieux. Combien d'enfants, pour éviter le châtement divin, se sont confessés ou accusés d'avoir désobéi à leurs parents ? On voit comment peuvent se conjuguer la figure de la soumission et celle de l'honneur dû aux parents.

Pardonner

En terminant cette partie, rappelons que l'injonction d'imiter Jésus porte aussi celle du pardon que nous avons signalée plus haut : « Père, pardonnez-leur... », demande Jésus face à ses bourreaux.

3 Reconstruire la figure de la Passion

Face à ce qui précède, on comprend que nombre de croyants et croyantes aient réévalué la figure de la passion que leur ont transmise leurs éducateurs. Le vingtième siècle, particulièrement, a vu émerger des critiques de cette figure traditionnelle et proposer d'autres approches que nous n'avons pas le temps de rappeler ici mais qui vont de l'affirmation du Dieu souffrant à celle d'une théologie de résistance.

Contrant l'utilisation de la Passion et de la croix pour justifier ou encourager une résignation passive face à la violence et à l'abus, plusieurs y trouvent aujourd'hui un symbole de résistance. Brock^{xxxviii} rappelait par exemple que la détermination et la résistance sont aussi caractéristiques de la pratique de Jésus et proposait d'imiter ce Jésus prophétique et rebelle plutôt que le Jésus obéissant et docile. Même si une souffrance *sensée* vaut le plus souvent mieux qu'une souffrance *insensée*, il nous paraît impératif de développer une « christologie » qui refuse le statut de volonté divine à

la souffrance et, en conséquence, à la violence dont elle est issue. Plusieurs refusent aujourd'hui un Dieu qui se tienne du côté de la torture et des bourreaux. Si l'on peut reconnaître sa présence à la croix, c'est à la Résurrection dont il est, dans l'Évangile, le seul maître que se manifeste sa volonté. La résurrection ne saurait être une justification rétrospective de la violence des hommes et de la souffrance qui en est issue, mais l'affirmation qu'une vie autre est possible pour les victimes. Nous ne pouvons pas présenter ici ces nouvelles propositions, ce que nous avons fait ailleurs^{xxxix}, car il nous faut conclure.

CONCLUSION

Reconstruire la figure de la Passion, cela peut aussi mener à y retrouver la figure de la compassion, habituellement absente. Nous songeons ici à la *pieta* qui, à revers du *Sacrifice d'Abraham* exposé au début, met en scène une mère soutenant son fils injustement exécuté. Nous voudrions en proposer trois représentations avant de conclure.

La première, de Michel-Ange,^{xl} est très connue, et nous ne la reprenons qu'à titre paradigmatique des *pieta*, d'autant qu'elle met aussi en scène l'offrande de la victime sacrifiée. La seconde^{xli} date de la fin du moyen âge germanique et met en scène la peine de la mère soutenant le cadavre roide de son fils dont la blessure à la côte est toujours ouverte. La troisième, enfin, *La Pieta* de Baciccio (1667)^{xlii} boucle notre présentation et nous ramène à l'époque du *Sacrifice d'Abraham* (1635). Dans ce tableau, le corps nu du fils victime, adulte cette fois, est toujours à l'avant-plan, drapé de blanc, très pâle, tout aussi vulnérable, offert. La figure parentale ici, ici, c'est la mère, une mère qui peut faire rêver bien des victimes d'abus sexuels, filles et garçons, qui n'ont pas connu un tel soutien. Contrairement à la main gauche du père qui bâillonnait Isaac, celle de la mère ne touche pas le fils, mais tient un linge qui aurait pu en recouvrir le visage (allusion au voile de Véronique ?) et avec lequel elle lui a sans doute prodigué des soins. La main droite de la mère ne lui touche pas non plus mais ne le menace pas. Les anges, ou plutôt les angelots, y ont un rôle d'ornementation plutôt que d'intervention, bien que l'un montre à l'autre, et au spectateur, la blessure sur le corps, la trace du clou (et non du couteau, bien qu'elle soit dans le Baciccio presque au même endroit que le couteau dans le Rembrandt).

On doit cependant remarquer que la compassion s'exerce ici à l'endroit d'un mort, et qu'elle n'est peut-être pas loin de la résignation, alors que c'est le vivant qui est menacé et qui en a besoin tout autant qu'il a besoin de solidarité dans sa résistance. Si la figure de la Piéta peut répondre en partie à celle du *Sacrifice d'Abraham*, on voit bien qu'elle ne suffit pas. Par contre, la figure de la mère soutenant son fils aurait tout aussi bien pu illustrer la problématique d'un congrès sur « violence et religion » que la figure du père sacrifiant son fils. Et cela d'autant plus que la Piéta aurait été plus en accord avec les prétentions des grandes religions quant à leur promotion de la compassion. Or c'est le sacrifice d'Isaac qu'ont choisi les organisateurs du congrès, un choix qui aurait tout aussi bien pu être le nôtre et qui nous semble révélateur de ce que les religions donnent trop souvent à voir et à penser. Si ce n'est à croire.

-
- ⁱⁱ Cette recherche a bénéficié d’une subvention du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada que nous remercions pour son soutien, de même que Bruno Synnott et Thérèse Savard pour leur précieuse collaboration.
- ⁱⁱⁱ Les données les plus élevées sont celles de R.F. Badgley, *et al.*, *Infractions sexuelles à l’égard des enfants*, Gouvernement du Canada, Ottawa, 1984.
- ^{iv} Marilyn A. Ganje-Fling et Patricia McCarthy, "Impact of Childhood Sexual Abuse on Client Spiritual Development– Counseling Implications", *Journal of Counseling & Development*, 74/3, 1996, 257.
- ^v Judith Lewis Herman, *Trauma and recovery*, New York, Basic Books, 1992.
- ^{vi} Sherry A Falsetti *et al.*, "Changes in Religious Beliefs Following Trauma", *Journal of Traumatic Stress*, 16/4, 2003.
- ^{vii} B.B. Heary et R.S. Solomon, *Child Maltreatment and Paternal Deprivation*, Lexington (Mass.), Lexington Books, 1986, p. 59.
- ^{viii} http://www.hermitagemuseum.org/html_En/04/2004/hm4_1_80_0.html
- ^{ix} « The third part, "A Hill in the Land of Moriah," evokes Ur of the Chaldeans, Abraham's homeland, and the conversation between the patriarch and his son Isaac, whom he was about to sacrifice on Mount Moriah as proof of his loyalty to God. » Joaquín Navarro-Valls, porte-parole du Vatican, propos rapportée sur zenit.org le 6 mars 2003.
- ^x Rosh ha-Shana liturgy, "Remembrances", dans J. Hertz, *The Authorized Daily Prayerbook*, New York, Bloch Publishing: 1960, p. 880; notre traduction.
- ^{xi} Nous avons présenté plus en détails certaines de ces figures dans Jean-Guy Nadeau, Claude Rochon et Carole Golding, « Images bibliques et abus sexuels à l’enfance, une cohabitation dramatique », Société internationale de théologie pratique, Québec, août 2004.
- ^{xii} Carolyn Holderread Heggen, *Sexual Abuse in Christian Homes and Churches*, Scottdale (Pen) et Waterloo (Ont.), Herald Press, 1993, p. 96.
- ^{xiii} Carole Golding et Jean-Guy Nadeau, « Prier pour survivre. La prière des victimes et des survivantes d’abus sexuels », dans J.C. Breton, N. Bouchard, R. Bergeron, *Prier Dieu dans un monde sans Dieu*, Mediaspaul, Montréal, 2006.
- ^{xiv} Jean-Guy Nadeau et Sheila Redmond, « Dynamiques spirituelles et religieuses des abus sexuels en milieu chrétien. Le ‘Dieu des victimes’ remis en question », dans Pierre Noël, dir., *Violence, mondialisation et théologie*, Montréal, Fides, 2006.
- ^{xv} Sheila A. Redmond, « Confrontation Between the Christian God and an Abused Child: Twenty-Five Years Later », dans *Family Violence in a Patriarchal Society*, Ottawa, Church Council on Justice and Corrections - Canadian Council on Social Development, Health and Welfare, Canada, 1989 ; repris sous le titre « Psalm of Anger to a Patriarchal god », *Théologiques* 8/2 (2000) 33-34.
- ^{xvi} En France, on dirait « tes putains d’yeux ».
- ^{xvii} Jean-Pierre Jossua, *Un homme cherche Dieu*, Paris, Éditions du Cerf, 1979, p.3.
- ^{xviii} David R. Blumenthal, *Facing the Abusing God : A Theology of Protest*, Westminster John Knox Press, 1993.
- ^{xix} NDLR : nous étions alors à la fin des années 1950, mais on enseigne toujours l’enfer aux enfants dans maintes églises chrétiennes.
- ^{xx} Une belle façon de dire que cela dure pour l’éternité.
- ^{xxi} Marie M. Fortune, "Confidentiality and Mandatory Reporting : A Clergy Dilemma?" dans Mary D. Pellauer *et al.* (dir.), *Sexual Assault and Abuse*, New York, Harper and Row, 1987, p. 74.

-
- ^{xxii} Heather Jamieson, *Childhood Sexual Abuse and The Development of Women's Spirituality*, University of Alberta, Edmonton (AL), 1995, p. 60.
- ^{xxiii} Maxime Hancock et Karen Burton Mains, *Child Sexual Abuse: Hope for Healing*, Wheaton, Ill., Harold Shaw Publishers, 1997, p. 84.
- ^{xxiv} Ave Clark, *Lights in the Darkness*, Resurrection Press, Totowa (NJ), 1993, p. 54
- ^{xxv} Hancock, *op.cit.*, p. 96
- ^{xxvi} Jennifer Manlowe, *Faith Born of Seduction : Sexual Trauma, Body Image and Religion*, New York, New York University Press, 1995, p. 94.
- ^{xxvii} Signalons qu'une telle identification n'est pas automatique, Dieu pouvant avoir la figure de l'un ou l'autre des parents.
- ^{xxviii} Nous avons traité plus longuement cette question dans Jean-Guy Nadeau, Carole Golding et Claude Rochon, «Les victimes d'abus sexuels confrontées à la souffrance et à la violence de la Passion », *Théologiques* 13/2, 2005.
- ^{xxix} Jon Sobrino, *Christology at the crossroads: a Latin American Approach*, Maryknoll, N.Y., Orbis Books, 1978, p. 224.
- ^{xxx} Annie Imbens et Ineke Jonker, *Christianity and Incest*, Minneapolis, Fortress, 1991, p. 33.
- ^{xxxi} Margaret Kennedy, "Christianity and Child Sexual Abuse – Survivors Informing the Care of Children Following Abuse", *Spirituality and Psychiatry Special Interest Group Newsletter*, 13, 2003, p. 3.
- ^{xxxii} Sandra M. Flaherty, *Woman, Why Do you Weep?*, New York, Paulist Press, 1992, p. 74.
- ^{xxxiii} Marie M. Fortune et Judith Hertz, "A Commentary on Religious Issues in Family Violence ", dans Mary D. Pellauer *et al.*, *Sexual Assault and Abuse*, New York, Harper and Row, 1987, p. 68-69.
- ^{xxxiv} James N. Poling, *Deliver Us from Evil. Resisting Racial and Gender Oppression*, Minneapolis, Fortress Press, 1996, p. 146.
- ^{xxxv} Jennifer Manlowe, *op.cit.*, p. 63.
- ^{xxxvi} Annie Imbens et Ineke Jonker, *op.cit.*, p. 213.
- ^{xxxvii} Sheila A. Redmond, "Christian Virtues and Recovery from Child Sexual Abuse" dans Joanne C. Brown et Carole R. Bohn, eds., *Christianity, Patriarchy and Abuse. A Feminist Critique*, New York, Pilgrim Press, 1989, p.70-88.
- ^{xxxviii} Rita Nakashima Brock, "Losing your Innocence but Not Your Hope", dans M. Stevens, *Reconstructing the Christ Symbol. Essays in Feminist Christology*, New York, 1993.
- ^{xxxix} On en trouvera quelques unes dans Jean-Guy Nadeau, Carole Golding et Claude Rochon, «Les victimes d'abus sexuels confrontées à la souffrance et à la violence de la Passion », *loc.cit.*.
- ^{xl} Michelangelo, *La Pieta*, c. 1498-1500, Saint-Pierre de Rome, Vatican.
<http://www.christusrex.org/www1/citta/B1-Pieta.html>
- ^{xli} Unknown Master, Germany, *Pietà*. Calcaire peint, 75 cm de hauteur, c. 1400, Bayerisches.
http://www.wga.hu/frames-e.html?/html/m/master/zunk_ge/zunk_ge6/4pieta.html
- ^{xlii} *The Pietà*, 1667. Rome, Galleria Nazionale d'Arte Antica. <http://www.wga.hu/frames-e.html?/html/b/baccicio/pieta.html>